

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 1 (1977)

Artikel: Témoins du temps passé
Autor: A.F. / Lovis, Gilbert / Cortat, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

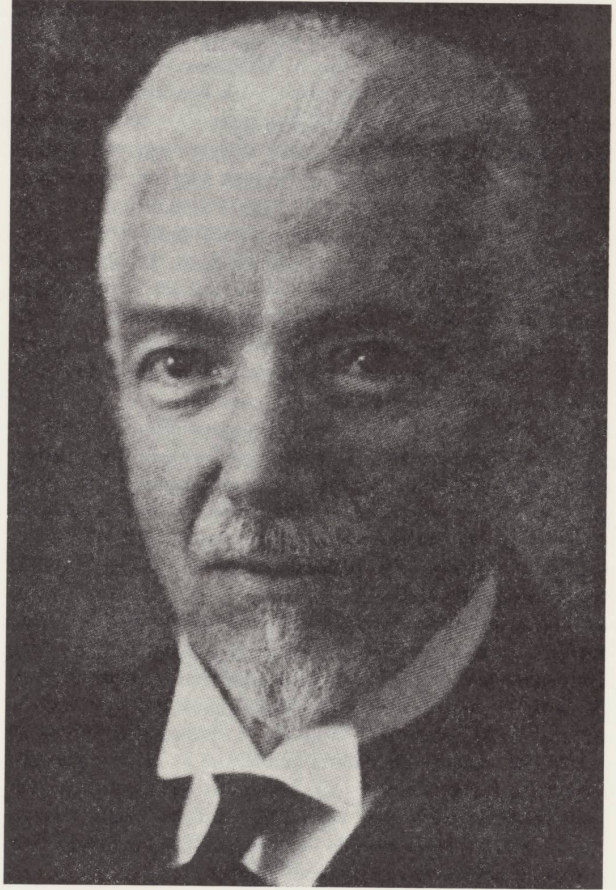
Témoins du temps passé

L'enrichissement de nos connaissances sur les us et coutumes des campagnards jurassiens dépend de chaque ami du patrimoine rural. Nos ancêtres terriens n'ont pas laissé beaucoup de documents écrits concernant leur mode de vie, leurs traditions, etc. Les textes disponibles furent l'œuvre de personnes aimant le terroir, souvent très intéressées, mais ne vivant pas du travail de la terre. Pour compléter leurs précieuses informations, nous aurions besoin de documents photographiques. Ainsi, il serait très intéressant de rééditer l'étude « Répercussions des découvertes modernes dans le Jura depuis 1850 à nos jours » avec un complément iconographique aussi riche que possible. La brève biographie de l'auteur, M. Hippolyte Sautebin, que nous devons à l'amabilité de Mlle Adrienne Froidevaux, permettra de situer cet homme dans le temps.

Si, depuis plusieurs décennies, le goût pour les objets et ustensiles d'usage artisanal s'est intensifié dans nos régions, l'intérêt pour le passé dont ils sont les témoins ne date certes pas d'hier. On trouvera sans doute dans les archives bien des travaux remarquables à ce sujet.

Un précieux document vient de nous être révélé sous la forme d'une brochure (42 pages) due à la plume d'un éminent Jurassien très épris de sa petite patrie, M. Hippolyte Sautebin, ancien directeur de l'École normale de Delémont. Né à Saicourt le 6 mai 1868, fils d'instituteur, il fit de solides études universitaires à Berne et à Lausanne et publia une thèse intéressante sur le « Président de Brosses », un linguiste réputé du XVIII^e siècle.

Les aptitudes littéraires et musicales de M. Sautebin, son esprit curieux ouvert à tous les problèmes, son amour de l'histoire comme son caractère sérieux et modeste lui valurent l'estime générale et le fait d'occuper plusieurs postes importants de professeur à Porrentruy d'abord, professeur et directeur à Moutier ensuite et enfin professeur et directeur à l'École normale de Delémont. (Cf. Charles Ju-



nod : La formation des institutrices dans le Jura bernois, 1846-1946.)

C'est dans ce dernier établissement qu'il devait donner toute sa mesure jusqu'en 1934. Les nombreuses élèves qui bénéficièrent de son enseignement et auxquelles il communiqua son enthousiasme, son amour de l'enfance, gardent de lui un profond et touchant souvenir. Lorsqu'il prit sa retraite, il se passionna pour le passé du Jura — ne fut-il pas un des promoteurs des fouilles de Vicques en 1936 ? S'étant par la suite retiré chez son fils à Villeneuve, il s'éteignit en 1946, laissant à tous ceux qui l'avaient connu, estimé et aimé de réels regrets.

M. Hippolyte Sautebin garda toujours un souvenir attendri de son enfance simple et heureuse parmi les paysans et artisans de son petit village. Il sut observer les menus détails de la vie rurale, écouta avec intérêt les récits des anciens sur les travaux et coutumes du vieux temps et put ainsi reconstituer la manière de vivre à la campagne telle qu'elle se déroulait déjà vingt ans avant sa naissance.

En lisant les « Répercussions des découvertes modernes dans le Jura depuis 1850 à nos jours » que la Société jurassienne d'Emulation fit paraître dans ses Actes de 1932, on connaîtra la vie simple d'antan.

A. F.

Grâce à l'aimable autorisation du Comité directeur de la S.J.E., nous pouvons soumettre à votre appréciation ces extraits de l'étude précitée.

« La fenaison met sur pied tout le monde, depuis le papa jusqu'aux enfants de 5, 6 ans, On s'adjoint même par famille un ou deux « faucheurs » venus du Seeland et



qu'il est de coutume d'aller « louer » au « dimanche des foins » (premier dimanche de juillet) à Bellelay. — On se lève tôt (3 heures du matin, même avant parfois), car le pré est souvent situé à une longue distance du village et il faut faucher, si possible, avant le lever du soleil, à cause de la rosée.

Et les faucheurs, l'un derrière l'autre, alignent les « andains » frais et odorants, que les jeunes garçons « épanchent » aussitôt. — Et l'après-midi ou le soir, à mesure que les grands chars pesamment chargés sont entrés bruyamment dans la grange, il faut décharger, fourchée après fourchée, le foin parfumé et chaud qu'on élève d'étage à étage, entre trois ou quatre personnes, jusque sur le tas, où les gamins en sueur l'étalent sur toute la surface dans laquelle ils enfoncent jusqu'aux genoux, cependant qu'au dehors le père bat les faux pour le lendemain matin. — Après un labeur acharné, qui dure trois, quatre semaines, comme on est content et fier de ramener le dernier char de foin avec son « bouquet » (petit sapin orné de rubans



multicolores) fixé au sommet de l'échelette ! Et que dire de la fête qui suit et se prolonge souvent fort tard dans la nuit !

Rien de spécial à décrire au sujet des moissons, des regains et des travaux de l'automne ; ils n'ont subi aucun changement. »

En 1932, cet auteur pouvait donc encore écrire une telle phrase ; que dirait-il aujourd'hui ? Les changements les plus considérables sont donc intervenus depuis moins de 50 ans et c'est à nous qu'il appartient de décrire minutieusement cette évolution.

Aux yeux de bien des gens, les détails semblent inutiles, l'essentiel ayant leurs faveurs. Mais les précisions suivantes, H. Sautebin n'a-t-il pas eu raison de nous les donner ?

« On économise les allumettes, dont l'apparition dans le pays est de date toute récente et qui sont d'un prix trop élevé pour les petites bourses, en majorité dans le village. Pour circuler le soir dans la maison, dans la grange ou l'écurie, on tient à la main de grandes lanternes carrées, à

montant en bois, dans lesquelles brûle une petite lampe à huile.

La circulation dans la localité par les soirs sans lune n'est pas facile, car il n'y a pas d'éclairage public. Il faut se munir aussi de ces bonnes lanternes quand on va à la veillée chez des voisins, à moins qu'on n'ait des raisons sérieuses, comme, par exemple, les amoureux, de préférer l'obscurité.

Les chemins qui parcourent les rues du village et relient celui-ci à ses voisins, comme aussi ceux qui s'en vont dans les finages, sont entretenus par corvées, d'une manière souvent défectueuse, il faut l'avouer. Près des fumiers, le purin forme de petites mares qui envahissent parfois la chaussée. Les sabots des piétons ne s'en formalisent pas trop ; ils en ont l'habitude et sont, d'ailleurs, imperméables. »

Ces menus faits de la vie quotidienne sommeillent encore dans la mémoire de bien des personnes âgées ; à tort ou à raison — il appartiendra à nos descendants d'en juger — j'estime que nous devrions les recueillir. Qui vou-

drait nous livrer ses souvenirs relatifs à l'installation de l'électricité, par exemple ?

A titre d'exemple, voici un document en patois vadais. A part les informations culinaires, ne doit-on pas apprécier le langage simple de l'auteur ? M. Paul Cortat est un vieil homme dont la langue maternelle est encore le patois et son témoignage n'en est que plus intéressant. L'authenticité du langage est aussi un élément à prendre en considération lorsque l'on veut sauvegarder le patrimoine rural.

T'chu lai tainte Alvina...

« Dains les années mille neuf cent ché, sept, nôs âtres, p'téts boûebats, le vardé, nôs allins trouaie lai tainte Alvina voé ï tieûjené ainco dains l'cramée. C'était ènne mairmite qu'était quertchi en ènne tchinne pendue en ènne pièce de fie fixée à t'vé. Le vardé, c'était l'djo voé ï tieujé le maïs èt peus des pommes, di breûle bac, qu'nôs maingins è r'bousse-meuté.

Paul Cortat

Chez la tante Alvina

Dans les années mille neuf cent six, sept, nous autres, petits garçonnets, le vendredi, nous allions trouver la tante Alvina où elle cuisinait encore dans le « cramée ». C'était une marmite qui était accrochée à une chaîne (crémaillère) pendue à une pièce de fer fixée à la cheminée. Le vendredi, c'était le jour où elle cuisait le maïs et puis des pommes, du « brûle-bec » *) que nous mangions à « rebrousse-museau » (à satiété).

*) Du « brûle bac », ou « breûle-meuté » : un mets sous forme de purée, composé de pommes de terre (voire de maïs) et de pommes, servi très chaud.

G. L.



Ancienne marmite à suspendre à l'âtre
(Dessin de Denys Surdez)

Autre maillon de la chaîne qui nous relie à nos ancêtres : M. Denys Surdez. C'est un plaisir tout particulier et une chance de pouvoir compter parmi les collaborateurs de cette nouvelle revue le fils du grand folkloriste jurassien : Jules Surdez. Il nous livre aujourd'hui de nombreux détails sur les :



(Dessin de Denys Surdez)

Petits travaux d'hiver, dans la ferme... autrefois !

Vers la Notre-Dame de décembre, les trois quarts de la cire récoltée dans les ruches étaient vendus à des marchands venant surtout de Mariastein. Le reste était employé pour la confection de rats de cave dits « pivates », (le rat de cave est une bougie mince roulée sur elle-même dont on se servait pour aller à la cave), pour la fabrication de cierges, de noix de la Chandeleur, de boulettes, de statuettes de saints, pour la préparation de médicaments, pour des offrandes ou comme monnaie de change.

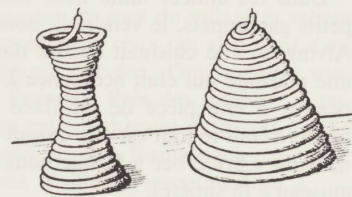
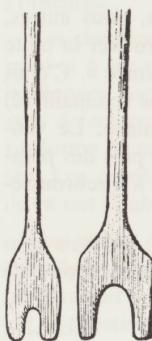
La mère de famille faisait les rats de cave dans le courant de janvier. Ceux-ci étaient bénits à l'église, le 3 février (à la Saint-Blaise), le 5 février (à la Sainte-Agathe) ou, dans certaines paroisses, le 2 février (à la Chandeleur). La figure montre comment un long cordon était maintenu,

dans une écuelle de cire à demi-liquéfiée, par une fourchette en bois. L'écartement des dents donnait l'épaisseur voulue à la mèche dont la longueur était de deux à huit mètres.

On confectionnait de même des cierges, mais en se servant d'une fourchette dont l'écartement était plus grand.

Les grandes « pivates » servaient à l'éclairage des différents locaux. On en plaçait deux sur l'ancienne table de cuisine pourvue de creux demi-sphériques servant d'assiettes ou d'écuelles.

Les petites « pivates » étaient allumées lorsque le vent soufflait avec violence, au cours d'un orage, lors de communion d'un malade, durant les trois jours précédant les funérailles, le soir de la Saint-Blaise et de la Ste-Agathe, dans la chambre de ménage, dans les chambres hautes (durant la nuit de Noël), dans les écuries (durant la messe de Minuit), pour écarter les mauvais esprits, pour se préserver du haut mal, à l'heure des complies (par temps chaud) pour se préserver des feux-follets. Aux Franches-Montagnes, une femme marchait en tête du convoi funèbre en portant une miche de pain sur laquelle était allumée une « pivata ».



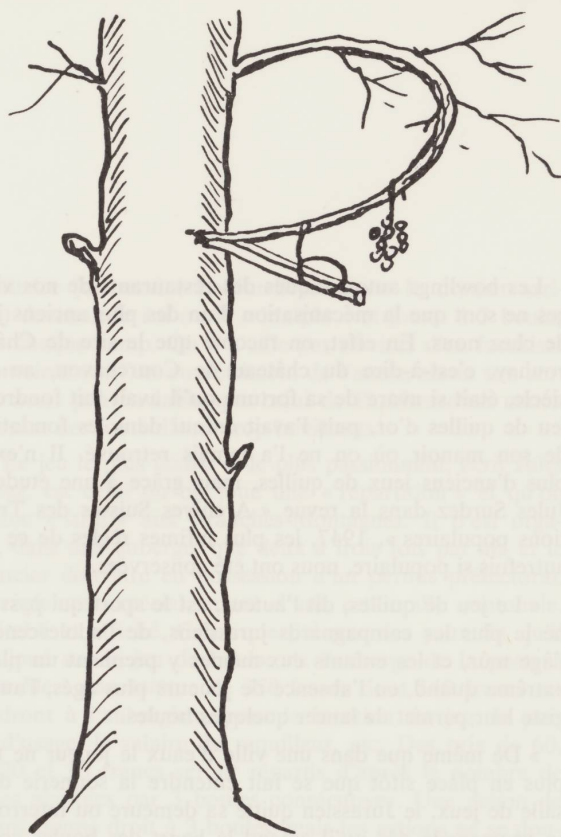
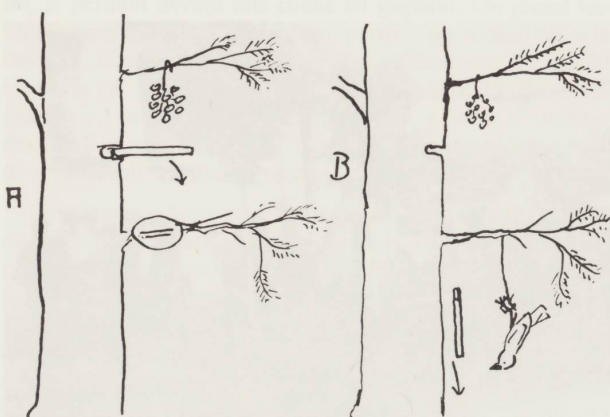
Rats de cave ou « pivates ».

A gauche : fourchettes pour la confection des rats de cave et des cierges.

La noix de la Chandeleur, grande comme une grosse noix, pouvait s'ouvrir comme une bourse à l'aide d'une charnière à ruban. On y plaçait une statuette de cire, parfois habillée, représentant une madone. La maîtresse de maison offrait une de ces noix, le jour de la Chandeleur, à chacun des membres de la famille.

Les boulettes de cire servaient aux femmes, à chaque aiguillée, pour y cirer leur fil. La cire entrait, avec la résine, le miel et le saindoux, dans la composition de maints onguents.

Une curieuse coutume, qui subsistait encore naguère dans les fermes du Mont-Terri, consistait à allumer, avant la messe de minuit, autant de minuscules « pivates » qu'il y avait de membres dans la famille. Elles pouvaient brûler de dix à quinze minutes. L'ordre dans lequel elles s'éteignaient indiquait celui du décès de ceux devant lesquels elles étaient placées ?...



Vieux pièges jurassiens

La chasse ayant été durant des siècles le privilège de certaines classes, nos paysans, par la force des choses, devinrent d'excellents braconniers, bien que démunis, la plupart du temps, d'armes à feu.

L'interdiction de chasser, la nécessité de se procurer de la viande ou du poisson, la passion de la chasse, la recherche des fourrures vendues à bon prix, le plaisir du fruit défendu et la nécessité de se protéger des déprédations de tous genres les avaient rendus bien ingénieux.

Les croquis ci-contre vous indiqueront quelques moyens qu'ils utilisaient — et ils étaient fort nombreux — pour chaque espèce d'animaux, à poils, à plumes ou pour les poissons.

Denys Surdez